

---

Daniel-Odon Hurel

## **Jacques M. Gres-Gayer, *Le Gallicanisme de Sorbonne. Chroniques de la Faculté de Théologie de Paris (1657-1688)***

Paris, Honoré Champion 2002, 579 p. (bibliogr., tablx. index) (coll. « Bibliothèque d'histoire moderne et contemporaine », 11),

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Daniel-Odon Hurel, « Jacques M. Gres-Gayer, *Le Gallicanisme de Sorbonne. Chroniques de la Faculté de Théologie de Paris (1657-1688)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.74, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1406>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales  
<http://assr.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1406>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

prendre délibérément le taoïsme comme une tradition spéculative, éthique dont les enseignements fondamentaux ont une portée universelle. En d'autres mots, le fonctionnement du taoïsme comme religion au sein de la société chinoise est largement absent du livre. Cela implique que l'on en apprend plus sur ce qu'une conduite inspirée par le taoïsme pourrait faire pour l'environnement chez nous que sur ce que le taoïsme a fait et fait encore, aujourd'hui, pour l'environnement en Chine (une question fort intéressante et qui reste ouverte). L'une des exceptions est l'étude de Kristofer Schipper sur les préceptes écologiques des premières communautés taoïstes. L'article de Eugène Anderson est un survol des plus elliptiques, mais il signale deux faits très importants : les temples et institutions taoïstes ont contribué concrètement à préserver des sanctuaires naturels en Chine ; les fondements religieux du rapport à la nature en Chine sont profonds et il est très difficile d'y isoler des éléments spécifiquement taoïstes. Ce que montre aussi l'article suivant (Stephen Field) sur la géomancie, qui n'est pas taoïste, ni écologique d'ailleurs, mais joue un rôle réel dans la gestion et la préservation de l'environnement.

Quelques auteurs ne sont pas sans remarquer l'écart entre les deux problématiques du taoïsme pensé en Occident et du taoïsme dans la réalité de la société chinoise : Robert Campy (qui traite du rapport utilitaire de l'alchimie taoïste à la nature) remarque que le taoïsme n'a rien à nous apprendre sur la crise écologique contemporaine (p. 125), et de même Russell Kirkland (pp. 283-304). La plupart des auteurs, cependant, choisissent de se placer à un niveau philosophique, s'intéressant surtout à l'apport d'une philosophie taoïste de la nature et de la spontanéité, à la question de la cosmologie dans laquelle se pense le rapport du taoïste et de l'univers, et de la notion d'harmonie naturelle de l'univers que l'homme peut suivre ou au contraire bouleverser.

Vincent Goossaert.

122.74

GRES-GAYER (Jacques M.).

**Le Gallicanisme de Sorbonne. Chroniques de la Faculté de Théologie de Paris (1657-1688).** Paris, Honoré Champion 2002, 579 p. (bibliogr., tabl. index) (coll. « Bibliothèque d'histoire moderne et contemporaine », 11),

L'historiographie (celle ultramontaine du XIX<sup>e</sup> siècle en particulier) associe habituellement la faculté de Théologie de Paris (la Sorbonne) au gallicanisme. Il convenait de reprendre le dossier à partir des sources origi-

nales et d'examiner à nouveaux frais cette question essentielle pour comprendre l'histoire politique et religieuse de la France du XVII<sup>e</sup> siècle. J.-M.G.-G., grand connaisseur à la fois de la Sorbonne et du gallicanisme, s'est donc livré à un dépouillement minutieux des sources et à une analyse profonde et documentée mettant en valeur à la fois la lente montée du gallicanisme (qu'il appelle « gallicanisme de participation ») mais aussi la résistance des docteurs à un gallicanisme officiel imposé de l'extérieur par le pouvoir. De la fin de la censure d'Arnauld (1656) à l'enregistrement imposé de la Déclaration de l'assemblée du Clergé (1682), à travers les articles de foi, les censures et les thèses défendues, l'auteur constate la permanence des trois questions au centre de cette période gallicane : l'autorité des décisions pontificales, la place des religieux dans la structure ecclésiale et la morale.

L'ouvrage est d'abord une sorte de chronique des débats entre 1657 (la censure de l'*Apologie des casuistes*) et la question de l'appel au concile général de 1688, les Six Articles de 1663 offrant une décision charnière dans la définition du gallicanisme. Cette chronique tient compte de l'arrière-plan politique, en particulier celui des relations entre le pouvoir royal et le Saint-Siège. Ce contexte contribue à une période de calme relatif, entre 1666 et 1680, l'occasion d'entreprendre des réformes de structures dans le fonctionnement de la Faculté. La question de l'enregistrement imposé par le Roi de la Déclaration du Clergé de France en 1682 est le révélateur d'une résistance gallicane intérieure au gallicanisme officiel, en vertu du refus de la destruction de fait de la liberté des Écoles théologiques. L'ensemble de ces débats permet à l'A. de dresser quelques « jalons pour une ecclésiologie gallicane », l'ecclésiologie étant le débat principal : le Christ fondateur d'une Église dont l'infailibilité appartient au Concile (autorité suprême) et non au pape dont la primauté est rappelée tout comme est rappelé le rôle primordial de l'épiscopat fortifié par le concile de Trente avec les conséquences sur les relations entre clergé séculier et ordres religieux.

L'A. n'oublie pas les individus eux-mêmes et l'évolution du nombre de représentants des collèges séculiers, du monde des religieux et des ubiquistes. Il nous livre ainsi l'attitude de plusieurs centaines de docteurs de la Faculté de théologie durant cette période et tente, en s'appuyant sur quelques listes officielles, de présenter les « partis » et les courants qui la composent : les romains (des plus intransigeants aux politiques) et les gallicans (des « intégraux » richéristes ou port-royalistes aux

simples). Ces individus appartiennent à une structure dont l'A. nous rappelle et nous précise la composition (doyen, syndic, députés ordinaires et commissions). La richesse de l'ouvrage reste néanmoins entachée non seulement par un certain nombre de coquilles mais aussi par des notes incomplètes voire même de tableaux « disparus » (« Tableau général de la Faculté » p. 331 et « Tableau général de la faculté active. Les romains », p. 351). Cependant les annexes et en particulier la liste des docteurs intervenant dans le débat sur le gallicanisme offrent un apport informatif et documentaire essentiel à la connaissance de cette dynamique politique et théologique que constitue la Faculté de théologie de Paris au XVII<sup>e</sup> siècle.

Daniel-Odon Hurel.

122.75

HAMMOUDI (Abdellah).

**Masters and Disciples: The Cultural Foundations of Moroccan Authoritarianism.** Chicago-Londres, The University Press of Chicago, 1997, 195 p. (index).

Ce livre est la traduction anglaise d'un manuscrit initialement rédigé en français mais publié tardivement en mai 2002 sous le même titre : Maître et disciples. A.H. se propose d'étudier, du point de vue anthropologique, la genèse, les structures ainsi que les fondements des pouvoirs autoritaires dans les sociétés arabes contemporaines. L'auteur prend pour point de départ une interrogation qui apparaît presque anodine mais qui a la plus grande signification culturelle : comment peut-on expliquer que de l'Atlantique au Golfe, des structures politiques autoritaires dominent nos sociétés arabes ? (p. 1).

À la suite d'un certain développement théorique, parfois collatéral, A.H. propose une hypothèse de travail, mais qui, chemin faisant, devient une conviction quasi-absolue. Cette hypothèse est formulée sous forme d'« un modèle qui se présente dans tous les comportements de préséance : entre père et fils, patron et apprenti, maître et disciple. Ce schéma informant les attitudes qui animent toutes les institutions de la reproduction sociale (famille, corporations, institutions d'éducation et d'initiation de toute sorte), est porté à son paroxysme dans l'histoire culturelle : en particulier dans la vie et l'action des saints. (...) Une telle hypothèse éclaire les fondements de ce type de domination (...) ». (p. 105).

En effet, l'A. construit la charpente de son livre sur cette hypothèse centrale : le confrérisme est la racine sociale de l'autoritarisme

politique au Maroc, voire dans tout le monde arabe. Plus clairement encore, A.H. explique le phénomène autoritaire par la discipline religieuse de la soumission et de l'abdication volontaire du disciple face à son maître mystique (le soufi). À vrai dire, nous avons remarqué que de fil en aiguille, l'hypothèse de travail se transforme en principe explicatif valable aussi bien pour les diverses situations historiques que pour les différentes aires géographiques : XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles/Maroc, Algérie, Égypte etc., (...). Il s'y ajoute une interprétation particulière du social où se transpose l'hypothèse de base, de la sphère du religieux (le soufisme) à celle du politique (les rapports de soumission entre gouvernants et gouvernés). À notre avis, ces deux types de relations ne se superposent pas pour autant de façon mécanique.

Au niveau théorique, A.H. assoit ses analyses sur des notions fortes telles que don, service, ambivalence, inversion et sacrifice. À propos de cette dernière notion, l'A. refuse de reconsidérer sa position à l'égard de l'importance du sacrifice abrahamique et son rôle dans la prédisposition psychologique des musulmans à la soumission. En cela, A.H. ne veut pas accorder de l'importance à cette question, de peur de s'ouvrir à la psychanalyse freudienne. Chose regrettable car cette dernière est susceptible de nous aider à comprendre le phénomène de l'autoritarisme dans une société qui vénère le père comme figure suprême d'autorité. Dès lors, il paraît impératif d'analyser ce niveau de relations sociales afin de critiquer les supports aussi bien culturels que sociologiques de l'autoritarisme, notamment les questions de la rébellion et des révolutions comme faits sociaux et historiques porteurs de significations éminemment politiques. C'est surtout pour cela qu'il aurait fallu accorder plus d'importance au sacrifice abrahamique du mouton. D'ailleurs l'A. semble ignorer le livre de M.E. Combs Shilling "*The Sacred Performances*": *Islam, Sexuality and Sacrifice* (1989).

Paradoxalement, le paragraphe le plus intéressant de tout le livre se trouve à la page 270 (l'avant-dernière page). L'A. y donne la preuve irréfutable que l'autorisation arabe tire sa racine non seulement des signes et des symboles de la culture religieuse de type mystique, mais aussi et surtout, de certaines relations sociales construites dans et par un type particulier de familles traditionnelles qui pratiquent la religion à la manière des dévots mystiques. Cette pratique religieuse est transmise aux différentes générations par le moyen de l'éducation abrahamique qui a pour fonction d'inculquer à ses sujets le devoir de soumission,